

# Sans le latin, sans le latin, le vocabulaire nous...

Faut-il apprendre le latin quand on veut mieux connaître le français? La réponse paraît évidente : le français vient du latin; si l'on veut le connaître en profondeur, il faut en connaître les racines. Mais pour beaucoup, l'argument n'est pas suffisant; on peut préférer connaître le français tel qu'il existe aujourd'hui, sans s'encombrer du passé. Le problème, c'est que même dans le français d'aujourd'hui, le latin continue d'être bien vivant, et en particulier au niveau de son vocabulaire, y compris son vocabulaire le plus moderne. En effet, on ne peut comprendre, ni apprendre efficacement le vocabulaire français sans passer par le vocabulaire latin. C'est ce que je vais essayer de vous montrer dans ce court essai.

Si tout le monde sait que le français vient du latin, l'on sait moins que le français vient doublement du latin. En effet, une grande partie de notre vocabulaire est constituée du vocabulaire latin tel qu'il s'est transformé dans les gosiers gallo-romains dans l'empire romain, entre le I<sup>er</sup> et le V<sup>e</sup> siècle, puis dans le royaume des Francs mérovingiens entre le VI<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècle; puis dans la France occidentale des Carolingiens aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. Au IX<sup>e</sup> siècle, quand les clercs remis à « l'école » des moines irlandais par Charlemagne se mettent à parler latin comme à l'époque de Cicéron, ou presque, le latin du peuple et le latin des clercs deviennent deux langues différentes. Et le latin du peuple, la *lingua rústica Rómāna* (« la langue romaine des paysans ») devient le premier français, le français archaïque. Sous les Capétiens, il acquiert ses lettres de noblesse dans le royaume de France, entre le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, on parle et on écrit de plus en plus en français — dans la langue que nous appelons aujourd'hui l'Ancien Français.

Ce latin qui est devenu l'ancien français s'est beaucoup transformé. Ainsi le nom *potiōnem*, qui signifiait « boisson », est devenu le nom français poison (prononcé à l'époque « *poïzonn* » puis « *pwèzonn* ») et a changé de sens, pour prendre celui que nous connaissons. Cependant à la même époque, les clercs, qui savaient le latin, reprirent le nom *potiōnem*, en le francisant très légèrement, pour en faire le nom potion que nous connaissons, prononcé *potsionn*. On appelle une telle paire de mots différents, issus d'un seul mot latin, des doublets : ici *potion* est « de formation savante », et *poison* « de formation populaire ». Ces doublets existent en assez grand nombre dans notre langue — *hôpital* et *hôtel* par exemple.

Maintenant, si l'intérêt du latin se limitait à l'étude de ces doublets, il serait assez anecdotique. La double présence du latin dans notre langue est beaucoup plus massive et structurante que cela. Pour s'en apercevoir, il ne faut pas s'arrêter aux mots ; il faut s'intéresser à l'échelon qui est juste en dessous des mots : radicaux, préfixes et suffixes — ce qu'on appelle les morphèmes, ou parfois les *monèmes*<sup>1</sup>. Observons pour le comprendre quelques mots français extrêmement courants. Le radical français du nom *temps* est l'entièreté de ce nom, noté au Moyen Âge *tens*, puis pourvu à la Renaissance d'un *-p-* rappelant son étymologie latine. Les mots qui appartiennent à la famille de *temps* sont en réalité fondés essentiellement sur deux radicaux différents. Les uns sont basés sur son radical français (ou « populaire ») *temps*, où le *-p-* est seulement orthographique : *printemps*, *contretemps*, *passé-temps*, *mi-temps*. Les autres sont basés sur le radical du nom latin *tempus*, *temporis*, qui est *tempor-* : *temporel*, *temporiser*, *contemporain*. Ainsi, en français, le morphème qui signifie l'idée de « temps » est double ; il alterne entre *-temps-* et *-tempor-*. L'un est sa forme française, et l'autre sa forme latine. On remarquera qu'au contraire des doublets comme *poison* et *potion*, qui concernent des mots complets, les deux formes d'un radical ont exactement la même signification. Pratiquement, si l'on veut comprendre la structure du vocabulaire français, si l'on veut pouvoir analyser la construction des mots français, il faut systématiquement connaître ces doubles radicaux.

Il en est de même, par exemple, pour *main*, issu de *manus* en latin : son double radical est *-main-/-man-*, comme le rappelle l'orthographe du mot. Sur le radical français sont formés *mainforte*, *mainmise*, *main-d'œuvre*, *sous-main*, *essuie-mains*, *maincourante*, *mainmorte* ; sur le radical latin : *manuscrit*, *manier*, *manutention*, *manipuler*, *manœuvre*, *manuel*, *remanier*. Il est tout à fait intéressant de remarquer ici que nombre de mots formés sur le radical latin n'appartiennent pas au vocabulaire du latin classique, mais ont été forgés soit en latin médiéval : *manuscrit*, *manutention* ; soit directement en français : *manier*, *remanier*. Autrement dit, encore aujourd'hui, pour former et comprendre des mots français qui portent le sens de la main, il faut connaître le double radical du nom *-main-/-man-*.

Il en est de même pour « vie », avec le double radical *-vi(e)-/-vit-* : *viable*, *via-ger*, *survie*, *vitamine*, *vital*, *dévitaiser*. Idem pour *-nuit-/-noct-* : *nuitamment*, *nuitée*,

---

1. Il est intéressant de noter que ces morphèmes fondamentaux, ou monèmes correspondent assez à ce que sont les caractères pour le chinois ou les *tokens* pour les *Large Language Models* — même si l'approximation est un peu téméraire.

*minuit*; *nocturne*, *noctambule*, et même *équinoxe* (mot pour lequel il faut repartir du nominatif de *nox*, *noctis*). Les verbes ne sont pas en reste. Ainsi de « aimer », dont le double radical est *-aim-/-am(a)-* : *aimable*, *aimant*, *bien-aimé*, *mal-aimé*; *amant*, *amateur*, *amiable*. De même pour *répond-/respons-* (de *respondeō*) : *réponse*, *répondant*, *répondeur*, *répons*; *responsable*, *irresponsable*, *correspondre*. On peut aussi observer des cas de supplétisme. Ainsi le verbe *regarder* n'est pas issu d'un verbe latin classique, mais d'un verbe germanique, de sorte que son double radical est hétéroclite : *regard-/spect(a)-*. Voyez *regard*; *spectacle*, *spectateur*, voire *inspecter*, *respecter*, *suspecter*, *perspective*, *aspect*, *circonspect*, *introspection*. On pourrait de la même façon étudier les doubles morphèmes grammaticaux : *entre/inter*, *sous/sub*, *autre/alter*...

Nous avons démontré qu'étudier et comprendre le vocabulaire français, c'est étudier des mots dont il faut percevoir le double radical français et latin. Cependant, on est en droit de se demander s'il est nécessaire d'étudier le latin pour ce faire. On peut considérer que ce n'est pas absolument nécessaire : on peut se contenter d'apprendre systématiquement les doubles radicaux des mots français qu'on étudie. Certes, ce n'est pas nécessaire, mais c'est beaucoup plus confortable. En effet, quand on a un peu fréquenté la langue et les textes latins, *-spect-* n'est plus un radical abstrait qui se promène en l'air, il prend davantage de chair, on sait qu'il s'agit d'un véritable verbe qu'on utilise pour exprimer l'idée de « regarder ».

La famille de mots que nous avons évoquée ci-dessus prend plus de sens ; elle est donc plus facile à apprendre et à comprendre. De même, quand on a appris un peu de latin, avec les notions de cas, de désinence, de nominatif, de génitif, on n'est pas étonné que le *noct-* de *noctambule* puisse devenir *nox* dans *équinoxe*. Pour bien connaître et utiliser la langue française, apprendre le latin n'est pas absolument nécessaire, mais c'est indéniablement plus confortable. Et quand il s'agit de pédagogie, le confort n'est pas chose superflue.